

des applications d'eau froide, et à moins que ce ne soit nécessaire, il faut éviter toute application irritante ou spiritueuse. Le plus souvent la nature opérera la guérison si on l'assiste dans le commencement. Lorsque la plaie ne paraît pas vouloir guérir, et que les applications stimulantes deviennent nécessaires on pourra se servir avec le plus grand avantage, de l'onguent suivant : pour une livre de saindoux prenez une roquille d'esprit de térébentine et une once de sulfate de cuivre (vitriol bien) ; pulvériser le vitriol, faites fondre la graisse, ajoutez-y les autres ingrédients, retirez du feu et remuez jusqu'à ce ce soit froid ; appliquez-en un peu sur la plaie. Il s'en suivra bientôt une amélioration.

## HISTOIRE NATURELLE.

### Anatomie et physiologie du cheval.

#### Qualités nécessaires pour ceux qui soignent les chevaux.

Heureux celui qui peut avec ses enfants, et sans le secours de bras étrangers, labourer ses champs et soigner son bétail !

Beatus ille qui, procul negotiis,  
Ut prisca gens mortalium,  
Patrua rura hobas exercet suis,  
Solutus omni fenore.

(HORACE.)

Heureux qui, dégagé de soucis et d'affaires,  
Comme au temps des premiers humains,  
Cultive de ses propres mains  
Les champs que cultivaient ses pères.  
(Traduction de Daru.)

Qu'on me pardonne cette citation, vieux souvenir de collège. L'heureux cultivateur du poète, — *Solutus omni fenore*, — est devenu un être imaginaire : le temps des illusions de la jeunesse est passé, et pourtant on aime encore à se les rappeler.

Plus la culture est étendue et plus est grand le nombre des agents qu'on est obligé d'employer, plus aussi la tâche devient pénible et difficile.

On entend partout des plaintes contre les agents de la culture, et malheureusement il y en a beaucoup de fondées ; mais si les valets ne valent pas mieux, la faute en est bien souvent aux maîtres, et Dombasle a dit avec raison que quand on accorde une prime à un homme qui a servi pendant longues années dans la même maison, le maître aurait mérité cette prime autant que le serviteur. La conduite des maîtres doit toujours être telle qu'ils inspirent le respect et l'affection ; s'ils donnent l'exemple d'une vie irréprochable, s'ils traitent leurs gens sans orgueil et avec bonté, comme des compagnons de leurs travaux, ils auront aussi le droit d'être

sévères, et ils trouveront des serviteurs honnêtes et zélés.

Les employés des deux sexes qui servent dans les fermes, sont pour la plupart des jeunes gens qui, n'ayant là aucun but d'avenir, ne s'attachent pas, changent volontiers de condition, et ne servent que jusqu'au moment où ils se marient. Si l'on peut conserver les meilleurs en se les attachant par quelques avantages pécuniaires, on ne doit pas hésiter à le faire, mais les chefs de service peuvent être rarement pris dans cette classe. Ils doivent toujours être des hommes sûrs ; on doit faire en sorte qu'ils soient satisfaits de leur position, et que, par l'amour-propre, par des bénéfices proportionnés à ceux du maître, ils aient un intérêt direct au succès de l'exploitation et à la réussite des animaux qui leur sont confiés. L'amour-propre est un puissant mobile ; les paysans, même ceux en apparence les plus grossiers, en ont souvent beaucoup ; il faut savoir le comprendre, le ménager et en tirer parti.

Les salaires doivent être réglés par les usages locaux, et si l'on veut être bien servi, il faut aussi bien payer.

Je voudrais que le cultivateur pût donner une part dans ses bénéfices à tous ceux qui concourent avec lui à l'exploitation de la ferme, mais c'est bien difficile. C'est une question qui m'a beaucoup occupé, et à laquelle je n'ai pas encore trouvé de solution satisfaisante ; j'ai même fait des essais qui ne m'ont pas réussi. Ce que l'on peut et doit toujours faire, c'est que tous soient autant que possible contents de leur sort, et que tous soient animés de sentiments de bienveillance qui s'étendent des hommes aux animaux. Combien de fois arrive-t-il qu'un domestique auquel son maître a parlé avec dureté, rend en coups aux animaux les paroles qui l'ont blessé !

Sans parler de l'honnêteté, qualité toujours rigoureusement indispensable, ni de la moralité, on ne doit employer ni un ivrogne ni un homme colére et brutal. Pour réussir avec les bêtes, il faut du calme et de la patience. Les Allemands et les Anglais possèdent généralement ces qualités plus que les Français, et les hommes du Nord plus que ceux du Midi. Dans les régiments de cavalerie, recrutés dans les départements du Nord, les chevaux sont généralement mieux tenus que dans ceux composés d'hommes des départements méridionaux. Cette différence tient sans doute aussi beaucoup à l'éducation, et il faudrait que tous ceux qui doivent soigner et conduire des chevaux, eussent été habitués dès l'enfance à vivre avec eux. Les hommes et les animaux habitués à vivre ensemble se comprennent, chose bien importante. — Ne confiez jamais des chevaux à ceux pour lesquels ils ne

sont que des machines dont on use comme s'ils étaient dépourvus de tout sentiment.

Un bon charretier est un homme précieux, mais un parfait charretier est un homme bien rare.

La tenue d'un ménage de ferme est un écueil contre lequel échouent beaucoup de jeunes gens qui n'étaient pas nés dans la classe des cultivateurs. En se mariant ils trouvent rarement une ménagère (1) qui ait ou l'expérience, ou toutes les qualités nécessaires pour se charger et bien s'acquiescer d'une tâche aussi pénible. Je me suis trouvé dans ce cas, et j'ai tourné la difficulté par un moyen que d'autres pourront aussi mettre en pratique.

J'avais lu dans Sinclair que, dans les fermes de l'Ecosse, il y avait des valets mariés qui devenaient comme des membres de la famille, et qu'on se trouvait très-bien de ce système. J'avais près de ma ferme des bâtiments sans emploi, j'en ai fait des logements et j'y ai placé mes principaux employés. Je connaissais dans ce pays-ci des fermiers qui avaient des domestiques mariés, mais nourris à la ferme, le mari ayant la nourriture, la femme et les enfants le logement, avec des terres à planter en pommes de terre. Cette méthode est tout à fait mauvaise, On a l'embaras de nourrir les gens et on a près de soi une famille misérable dont les besoins exposent l'homme qui est nourri à la ferme à la tentation de voler, tandis que sa femme et ses enfants, près desquels il revient chaque soir, manquent souvent de pain. Je me suis donc décidé à adopter la méthode écossaise : domestiques mariés qui se nourrissent, auxquels on donne un logement pour eux et leur famille et un salaire qui consiste presque uniquement en denrées produits du sol. Chacun a un petit jardin, du fourrage pour une vache, une chènevière, du grain pour le pain, des pommes de terre, le combustible nécessaire et une petite somme en argent. Le salaire a été calculé pour 300 journées de travail d'un manœuvre et en estimant les denrées aux prix moyens du pays.

L'homme me doit tout son temps, la femme et les enfants travaillent comme journaliers quand on a besoin d'eux. Je trouve dans les villages voisins les manœuvres dont j'ai besoin

(1) Ce qui manque surtout, c'est la volonté. Avec une ferme volonté il y a peu de choses qu'on ne puisse pas mener à bonne fin. Je connais des jeunes femmes qui veulent bien être femmes de fermier, mais non fermières ; elles se préparent des regrets pour l'avenir. La chose n'est pas aussi difficile qu'elles se l'imaginent, et elles paraissent ne pas comprendre que la mère de famille est presque toujours au moins pour moitié dans la prospérité d'un ménage, grand ou petit, il y a bien des enfants qui sont redevables à leur mère encore plus qu'à leur père de leur fortune. Une bonne ménagère est pour un fermier un trésor inappréciable.